

L'AFRIQUE CONTINENTALE ET SA DIASPORA : LE RÊVE ET L'HISTOIRE.

Augustin AINAMON.
Université Nationale du Bénin.
BENIN

Résumé

Cette communication s'efforce d'examiner la problématique de l'unité africaine et du Panafricanisme comme préalable au développement et à l'épanouissement des peuples d'Afrique et d'origine africaine. L'analyse ne perd pas de vue les liens privilégiés entre l'Afrique et sa Diaspora. Si la domination des peuples africains par les puissantes nations blanches du Nord industrialisé, trouve son origine dans la conquête de l'Afrique, n'est-on pas fondé à penser que l'élimination de cette domination ne peut provenir que d'une lutte coordonnée de ces peuples à travers le monde, lesquels doivent être conscients que cette situation de guerre a commencé depuis les toutes premières expéditions européennes contre l'Afrique il y a plus de 500 ans ? C'est pourquoi, l'idée du Panafricanisme et de l'unité africaine a pris naturellement naissance dans la Diaspora. C'est un juste retour des choses. La cristallisation de cette nouvelle conscience d'unité que nous devons à nos frères de la Diaspora doit être maintenant amplifiée par les Africains d'Afrique pour créer une véritable solidarité de portée et de signification continentales.

Abstract

This paper aims at probing into the idea of African unity and of Pan-Africanism being the root condition of development for the peoples of Africa and African descent. Africa being politically cut up into some fifty odd nation/states, the dimensions and economic importance of which are negligible at the international level in this era of ever increasing intercommunication networks and of a global economy in our shrinking planet. In this analysis, we must not lose sight of the privileged links that must of necessity be maintained between Africa and its Diaspora, because there exists between Africa and Europe the same kind of historical relation that persists between the Euro-American world on the one hand, and black America and the Caribbean Islands on the other hand, a relation of domination, exploitation and oppression. If this oppression of the African peoples has its origin in the conquest of Africa, are we not justified in looking for a solution to this situation in a total rejection of that domination? It is a situation of warfare that started some 500 years ago with the plantation slavery in the so-called New World. We must come to term with what is really another slave route by ushering in a new solidarity of a continental dimension with the Diaspora.

INTRODUCTION

Les Noirs des Amériques et des Îles Caraïbes ont de l'Afrique, jusqu'à ce qu'ils s'y rendent, une vision continentale, globale et vaguement romantique, en tant qu'ils se considèrent comme des Africains égarés dans l'Occident. Ayant été victimes au cours de leur histoire dans le monde occidental de multiples vexations, oppressions et exploitations, ils en viennent à valoriser l'unité de l'Afrique, grande et généreuse, comme la source première de leur régénéra-

tion en tant que peuple et en tant que race.

Tout au long de leur histoire, les Noirs d'Afrique comme ceux de la Diaspora, qui ne se sont pas contentés d'une solidarité d'exclus créée par la colonisation, l'esclavage ou la déportation dans des contrées lointaines et hostiles, ont, comme du reste tous les autres peuples du monde, établi entre eux des contacts positifs pour affirmer une certaine identité sur les plans spirituel, politique, économique et

social, et aussi pour marquer une certaine différence par rapport aux autres. Ces efforts restent, cependant, insuffisants devant les besoins pressants que nous avons de nous affirmer comme groupe d'hommes et de femmes évoluant dans un monde qui devient de plus en plus petit, où les connaissances, valeurs, attitudes et aptitudes ne se transmettent plus exclusivement de façon verticale de père en fils ou de maître à disciple, mais de plus en plus de façon horizontale par un puissant réseau de communications

dont le contrôle nous échappe le plus souvent.

Dans cette ère de mondialisation de l'économie et de globalisation, les Africains doivent se tourner vers des solutions endogènes puisées dans leur génie culturel tout en ne perdant pas de vue les rapports privilégiés qui les lient à leurs frères de la Diaspora

I.- Nécessité de Faire Face aux Grands Défis du Monde Moderne.

L'Afrique est confrontée en ce moment à mille et une difficultés qui ont noms : sous-développement, ignorance, oppression politique, domination et exploitation extérieures. La militarisation et la violation massive des droits de l'homme y ont pris des proportions alarmantes ces deux dernières décennies. L'instabilité politique et institutionnelle y est devenue un mal endémique (aucune tradition ou culture démocratique n'a pu se mettre en place en trente ans d'indépendance.) Même le processus de renouveau démocratique de la fin des années 1980 commence à donner des signes d'essoufflement s'il n'est pas entièrement récupéré ou rendu inopérant par d'anciens pouvoirs dictatoriaux. Devant une situation aussi calamiteuse, on se prend parfois la tête entre les mains pour se demander si les nations africaines ne sont pas trop petites ou trop vastes pour être gérables par des systèmes modernes, trop artificielles ou trop différentes des autres pour être viables. Il nous faut en tout cas mille une qualités que nous n'avons pas ou que nous n'avons plus si nous voulons faire face avec quelque chance de succès à cette nouvelle donne.

Notre environnement se mondialise de plus en plus et nous devons nous y résoudre au risque de subir la marche forcée de l'histoire alors que nous devrions la faire. On a parfois spéculé en termes de choix économique ou politique, mais le vrai problème qui se pose aux Africains n'a jamais été de se battre ou de s'entre-tuer pour des systèmes économiques ou politiques qui ne sont que des moyens de réaliser toutes les potentialités, mais pas des dieux à encenser. Après les décennies de partis uniques et d'économies étatisées, mais aussi de bureaucraties corrompues et incompetentes, nous voici engagés partout dans un système de libéralisme économique débridé, avancé et, somme toute, déjà faisant. Mais qui aimerait mourir pour le capitalisme, même aujourd'hui que le socialisme en tant que concept et en tant que réalité a partout donné la preuve de son inefficacité comme réponse adéquate à nos besoins d'organisation sociale ? Surtout pas les capitalistes. Il ne viendrait non plus à l'esprit de personne d'ériger des barricades pour une économie étatisée. Le vrai problème est de savoir si les hommes doivent être libres d'inventer les institutions destinées à gouverner leurs vies ou s'ils doivent se les voir imposer par des dirigeants autoproclamés et bornés. Dans les domaines économique, politique et culturel, les Africains ont besoin de toute urgence de mettre sur pied de solides ensembles intégrés parce que l'évolution inexorable de l'homme est vers les grandes collectivités transnationales et même transcontinentales.

L'Afrique, ce continent de 30 millions de km², représentant plus du 5^{ème} des surfaces émergées du globe, morcelée en une cinquantaine d'États dont les dimensions et le poids économique peuvent parfois faire sourire, a besoin de dirigeants intelligents, compétents et responsables, mais ayant aussi une grande vision de leur fonction, si cette Afrique-là veut éviter de se faire écraser par des forces aveugles que nous ne pourrions pas être capables de contrôler ni, à plus forte raison, de prévoir. Selon une étude de la Banque Mondiale qui remonte à quelques années, mais dont les conclusions sont confirmées d'une année à l'autre, la part du Tiers-Monde, qu'on appelle encore pudiquement le Sud par opposition au puissant Nord industrialisé, ne représenterait que 28% du total des importations pour une population représentant plus des 3/4 de l'Humanité. Si l'on passe aux importations d'armes, cette part monte à 67%.

La part de l'Afrique, la partie la plus marginalisée de ce Tiers-Monde, ne dépasse pas 2% du commerce mondial. L'Afrique, ne compte pas dans les transactions internationales ou n'existe qu'à travers ses liens avec l'Occident. Il n'est d'ailleurs pas exagéré de dire que de puissantes nations n'ont eu d'autres projets que de domestiquer l'Afrique en se servant de certains pays africains comme 'Chevaux de Troie'. Il y a longtemps que nos masques ont cessé de faire peur aux Euro-Américains, disait un écrivain africain, et leur establishment qui règne sur la Planète ne connaît pas plus de frontière qu'une meule de gruyère.

L'Afrique a, bien sûr, be-

soin de renforcer son pouvoir de négociation dans ce monde impitoyable, et l'on ne peut pas lui en vouloir de se servir des États/nations, même artificiels et vulnérables, pour atteindre cet objectif. Mais cette Afrique nouvellement entrée dans le concert discordant des nations modernes, ne doit pas à nouveau s'enfermer dans les contradictions de la Nation selon le vieux modèle du colonisateur. Elle a besoin, beaucoup plus qu'aucun autre continent, de cohésion et d'unité, ayant souffert plus qu'aucun autre des jeux sordides des grandes puissances qui, à défaut de se neutraliser mutuellement, ont souvent préféré s'affronter sur des terres 'vierges'. Nos États africains, voulus et créés de l'extérieur, en souveraine ignorance des réalités africaines, sont anachroniques et obsolètes et doivent être maintenant nécessairement transcendés pour faire face aux immenses périls qui nous guettent. Il nous faut maintenant nous rendre à l'évidence que les véritables forces qui dominent le monde ne sont plus nationales dans une communauté internationale qui ne vise guère à servir les faibles, et le terme 'communauté internationale' ne semble généralement pas comprendre les pays africains sous la plume et dans la bouche des commentateurs internationaux. Les guerres, les migrations plus ou moins forcées, les tortures et les chantages de tous genres, dépassent de beaucoup les limites d'un État même immense qui voudrait devenir une nation (en Europe, ce sont les nations qui ont préexisté et se sont constituées en États, dans la plupart des cas, à la notable exception de la France où l'État centralisateur a toujours prédominé.)

L'Afrique, il faut le dire tout de suite, n'est pas plus morcelée que les autres continents, mais les chiffres suivants montrent qu'elle est découpée en unités véritablement peu viables et qui nous invitent à la réflexion :

En 1986, le petit Luxembourg a produit davantage de biens que les dix pays africains suivants : Sao Tomé E Principe, les Comores, le Cap Vert, la Guinée-Bissau, la Gambie, le Swaziland, le Lesotho, la Mauritanie, la Centrafrique et le Togo, par ordre croissant. De même, le Brésil, géant de l'Amérique latine fait mieux que les dix plus grands de l'Afrique : le Kenya, le Soudan, la Côte-d'Ivoire, la Tunisie, le Cameroun, le Maroc, la Libye, l'Égypte, l'Algérie et le Nigeria dans un ordre croissant aussi. 24 pays africains ont un revenu si faible que tous ensemble, ils n'arrivent qu'à 21 milliards de dollars, soit l'équivalent du revenu de la seule Hongrie. La puissance des 50 pays de l'O.U.A. pris tous ensemble (la Namibie et l'Afrique du Sud n'étaient pas encore prises en compte dans nos statistiques, mais n'auraient pas changé grand-chose à l'ordre des grandeurs) 300 milliards de dollars par an, est inférieure à celle de l'Italie (360 milliards) ou de la France (540 milliards) et 4 fois inférieure à celle du seul Japon.³ Économiquement, l'union fait la force et la dispersion entraîne la pauvreté. Tel paraît être aujourd'hui le cas de l'Afrique qui semble donc aller à contre courant de la tendance mondiale. C'est en tout cas la conclusion qu'on peut tirer de cette première série de comparaisons.

¹ Voir la Chronique de Dominique Moissi, Directeur adjoint de l'IFRI, rédacteur en chef « Politique

Mieux que le revenu global, le revenu par tête d'habitant est un indice encore plus significatif des écarts véritables entre citoyens des pays en voie de développement (ou sont-ils plutôt en voie de paupérisation croissante ?) et ceux des pays industrialisés. 29 pays ont un revenu par habitant inférieur à 550 dollars, soit 20 fois moins qu'un citoyen français. Il est tout aussi surprenant qu'un pays aussi immense que l'ex. Congo Belge, ex. Zaïre, aujourd'hui, à nouveau, République Démocratique du Congo (2 millions de km²) et qualifié à juste titre de scandale géologique (le sous-sol est riche en cuivre, or, diamant, pétrole, cobalt, etc.) et qui possède un énorme potentiel hydroélectrique (le site d'Inga est le premier centre hydroélectrique du monde) ait un revenu par habitant qui ne dépasse pas 170 dollars, soit 100 fois moins qu'un citoyen américain. La disproportion entre revenus est telle qu'on arrive à comparer l'incomparable. A population égale, le minuscule Cap Vert a un revenu par habitant 55 fois inférieur à celui du non moins minuscule Sultanat de Brunei (400 dollars contre 22000 dollars.)

Le facteur population est tout aussi représentatif que l'aberration de la géographie africaine. Ainsi, 7 pays ne dépassent pas le million d'habitants. Pour obtenir la population d'une ville comme Los

Étrangère » in *Le Quotidien de Paris* du mardi 7 février 1987, p. 16.

² L'expression est de Robert de Montvalon in *Reconnaissance des Différences, Chemin de la Solidarité*, Paris : Présence Africaine, 1972.

³ Voir *Jeune Afrique* N° 1435 du 6 juin 1988, pp. 48 & SS.

Angeles, 2^{ème} ville des États-Unis (12 millions d'habitants), il faut cumuler la population de 13 pays africains, 13 nations indépendantes possédant gouvernement, territoire, armée et diplomatie pour une seule ville. Pour obtenir la population de l'Espagne ou de la Pologne, il faut rassembler l'équivalent de 21 États africains, soit 40 millions d'habitants. Il en va de même pour ce qui concerne la population des États 'lilliputiens'. Ils sont 15 à ne pas dépasser 100.000 km² : Burundi, Cap Vert, Comores, Djibouti, Gambie, Guinée-Bissau, Guinée Équatoriale, Lesotho, Maurice, Rwanda, Sao Tome e Principe, Seychelles, Sierra Leone, Swaziland et Togo. Ils pourraient tous tenir dans le territoire de l'Allemagne réunifiée, soit une superficie totale de 410.000 km² et font beaucoup moins que la seule France, soit 549172 km².

II. Le Plus Important Reste À Faire

La situation actuelle de l'Afrique est grave, mais pas désespérée. Les pays africains n'ont pas les énormes problèmes de population de certains pays d'Asie et d'Amérique latine, encore que la population peut constituer autant un facteur de dynamisme et de potentiel économique que de handicap quand la croissance économique n'arrive pas à rattraper le taux de croissance démographique. Ainsi le Bénin avec ses 5 petits millions d'habitants est un marché beaucoup moins important que la seule ville de Lagos et ne pourrait tout seul conduire à terme aucun projet économique viable.

Trois observations sur les

pays africains ont été abondamment exploitées par les tenants des théories racistes et que par fausse pudeur, les élites noires et les libéraux blancs préféreraient ne pas regarder en face :

- ü Aucune nation noire n'a encore fait une percée significative dans le développement et la modernité, même pas la puissante Afrique du Sud qui consacre encore beaucoup trop de ressources pour panser les plaies laissées par le système d'apartheid (criminalité élevée, maladies évitables ailleurs mais encore très mortelles surtout dans la communauté noire, chômage, marginalisation et fracture sociale, etc.) Les peuples noirs en gros et en détail n'ont jusqu'ici encore aucun pays dont ils puissent être fiers en matière de grandes inventions, de découvertes fondamentales, d'équipements techniques de pointe et surtout de pouvoir politique de qualité. Aucun pays africain n'a encore résolu le problème

lancinant de pauvreté endémique chez la grande majorité de nos concitoyens (le problème ne se pose d'ailleurs pas exclusivement en termes monétaires, mais aussi dans le sens de difficultés d'accès aux droits essentiels.) Aucun pays africain n'a trouvé une solution concrète au cruel problème de malnutrition et de dénutrition, d'éradication des maladies endémiques comme le paludisme et les maladies diarrhéiques, qui ont été complètement éradiquées ailleurs, mais qui sont encore à 100% mortelles dans certaines de nos contrées, et je ne parle même pas encore de la nouvelle calamité que constitue le SIDA et ses maladies opportunistes qui semblent avoir élu domicile par priorité en Afrique. Aucun de nos pays n'a encore résolu le problème d'analphabétisme, de manque total d'infrastructures et d'équipement socio-sanitaire et

de piètre enca-drement politique.

u La deuxième triste observation sur la race noire est qu'elle a été la seule dans l'histoire récente de l'Humanité à voir déporter pendant près de trois siècles, des millions de ses membres dans une autre région du globe, les Amériques. Les motivations avancées pour excuser ou pour justifier la traite négrière sont piteusement peu convaincantes. Elles se ramènent souvent à des transactions sordides, des échanges de quelques prisonniers de guerre, nous assure-t-on, contre ce qui s'est souvent révélé être de véritables pacotilles, quelques bouteilles de vins français, des perles vénitiennes et des armes à feu souvent vétustes. La réalité est beaucoup plus alarmante : de véritables razzias étaient organisées par les Africains eux-mêmes pour se procurer de la « chair humaine »,

et cela n'avait épargné aucun pays, aucune classe, couche ou catégorie socio-professionnelle. Les aventuriers blancs étaient souvent restés en rade ou sur les côtes africaines, et n'avaient en tout cas jamais directement participé à cette chasse au « bois d'ébène ». Ces « bêtes de mer », comme les appelaient les habitants de l'ancienne Côte des *E s c l a v e s* (aujourd'hui Bénin et Togo notamment) ne venaient que quand la chasse avait été fructueuse. Les dirigeants et princes africains n'avaient peut-être pas toujours favorisé ce commerce honteux, mais nos civilisations n'étaient certainement pas assez fortes pour l'interdire, ni même prévenir de telles razzias.

Certains attribuent à la traite négrière la responsabilité de notre spectaculaire retard sur les autres 'races'. La troisième obser-

vation affligeante est que d'autres peuples ont connu des épreuves au moins aussi importantes et les ont surmontées. Nous ne pouvons continuer indéfiniment d'attribuer tous nos malheurs à des facteurs exogènes et passer ainsi notre vie à faire le procès de l'Occident. La Civilisation de l'Universel qui est un rendez-vous du donner et du recevoir est l'héritage commun de l'Humanité. Nous ne pouvons nous y présenter en prétendant que la nature du Noir n'est qu'amour, sensualité et poésie, que nous sommes seuls à incarner la beauté première du monde, l'innocence et la grâce des êtres des civilisations techniques. Si nous continuons de ne revendiquer que ce dont les autres ne veulent pas ou d'être ce qu'ils sont supposés ne pas être, notre contribution à ce grand rendez-vous sera à peu près nulle, et les

mouvements nostalgiques de retour aux sources ne feront qu'illusion s'ils ne nous aident pas à trouver la voie de sortie de la présente situation. D'un point de vue strictement rationnel, les penseurs et hommes de sciences des pays développés d'Europe et d'Amérique ont longtemps hésité à montrer au Noir que ce dernier a besoin de combler un grand retard. Dans le même temps, l'exploitation et l'oppression des peuples noirs par les 'nations blanches' ont continué sous diverses formes pendant des siècles. Objectivement, le Nord a peut-être intérêt à ce que cela dure. La question est « *jusques à quand* pouvons-nous jouer à ce jeu sans mettre en péril la paix mondiale et le sort de l'homme sur cette chétive planète appelée Terre ? » Pour mettre fin à une telle situation ou tout au moins aider à la résolution du problème,

l'homme noir doit fournir des efforts hors du commun, « parcourir à grands coups de décennies, le chemin que d'autres ont eu le temps de faire à petits coups de siècles ou même de millénaires. » Il doit être modeste et réaliste à propos de son passé et de la situation présente. Devenir adulte, dit-on, n'est-ce pas acquiescer la vision amère de la réalité telle qu'elle est ?

Les nations noires doivent trouver des solutions originales à leurs problèmes complexes d'indiscipline, de misère morale et matérielle et de piètre encadrement politique. Cette exigence ne peut être satisfaite que par l'éducation, la discipline, l'effort créateur et une organisation socio-politique de qualité. Tels doivent être les éléments de base de cette position

¹ Il faut, cependant, noter que la croissance de la population est plus importante et moins maîtrisée en Afrique que sous d'autres latitudes, ce qui rend la distorsion entre la démographie et les revenus économiques plus cruelle encore.

² L'expression est du professeur Iyay Kimoni, *Destin de la Littérature Négro-Africaine ou Problématique d'une Culture*, Kinshasa : Presses Universitaires du Zaïre, 1975.

³ Voir Oyebola, Areoye. *The Black man's Dilemma*, Ibadan (Lagos: Board Publications Ltd., 1975.

nouvelle qui doit être une position de force, mais certainement pas une solution de facilité, car une telle option comporte des risques qu'il faut savoir assumer tout en tenant compte de nos liens objectifs avec les grandes puissances du Nord industrialisé et nos relations privilégiées avec nos frères de la Diaspora.

III. - Relations Privilégiées Entre L'Afrique et la Diaspora.

L'Afrique est un continent vaste et divers contrairement aux images concoctées par les romans populaires, les magazines et les agences culturelles et de voyage en Occident. La découverte de ce continent peut être brutale et cruelle pour quelqu'un qui pensait s'y rendre pour échapper à la domination euro-américaine. Cette domination y est au contraire réelle et totale. Par-delà toutes les complexités et les contradictions, une réalité apparaît indéniable : l'Afrique n'est pas encore indépendante, pas davantage en 2002 qu'elle ne l'a été en 1960. Elle dépend du monde euro-américain de façon quasi absolue. Toutes les structures politiques et socio-économiques et même culturelles qui gouvernent nos vies sont européennes ou d'inspiration européenne. A l'observateur optimiste et bienveillant, l'Afrique regorge d'énormes potentialités aussi bien humaines que matérielles. Tout le problème est de savoir comment organiser ce potentiel pour servir au mieux les intérêts des Africains, intérêts qui ne peuvent être définis et défendus que par les Africains eux-mêmes, ce qui suppose qu'ils ont répondu au préalable à la ques-

tion : « Qui sommes-nous ? »

Il existe globalement entre l'Afrique et l'Europe le même genre de rapport qu'entre les Caraïbes, l'Amérique noire et le monde euro-américain, et ceci provient d'un même fait historique : la conquête et la domination de l'Afrique. L'esclavage des plantations dans le Sud des États-Unis est intimement lié à l'installation des forts européens le long des côtes africaines. Le pouvoir industriel et militaire de l'Europe se nourrit dans une large mesure de l'exploitation de l'Afrique. Ce n'est donc pas un accident si les États/nations d'Afrique doivent lier leurs monnaies fragiles et constamment menacées de dévaluation, aux monnaies européennes pour leur conférer une valeur. Le fait que les matières premières d'Afrique, achetées (ou bradées) à des prix de plus en plus bas, doivent être exploitées par les multinationales et les industries européennes et américaines pour produire des biens de consommation et des produits finis, destinés à leur tour à être revendus à des prix de plus en plus élevés aux pays africains, pendant ces pauvres pays ne seraient dotés que d'infrastructures rudimentaires et de capacités de transformations minimales, est un plan délibéré, un prolongement du commerce triangulaire vers le soi-disant Nouveau Monde. C'est manifestement l'émergence d'une nouvelle Route de l'Esclave. Si la domination blanche peut trouver son origine dans la conquête de l'Afrique, n'est-on pas fondé à conclure que l'élimination de cette domination ne peut provenir que d'une lutte coordonnée des peuples africains de par le monde, lesquels doivent être cons-

cients que cette situation de guerre a commencé depuis les toutes premières expéditions européennes contre l'Afrique il y a plus de 500 ans ?

Les Afro-Américains ont de l'Afrique une vision continentale, alors que ce qu'ils viennent découvrir le plus souvent, ce sont des États/nations en devenir, entités qui symbolisent la fragmentation opérée par l'Europe depuis le Congrès de Berlin de 1884-1885. Ils osent alors espérer que ces créations artificielles ne seraient que des entités temporaires susceptibles d'être très tôt transcendées pour autoriser la vision d'une Afrique continentale, seul cadre adéquat et efficace de résistance à l'oppression et à l'exploitation extérieures. Doivent-ils maintenant conclure que cela n'était qu'une vision panaméricaine, une création de l'esprit nostalgique des peuples noirs des Amériques, vision vite démentie par les réalités cruelles de la Terre de leurs aïeux ? Avaient-ils tort d'être arrivés à la conclusion que les différentes attaches culturelles, linguistiques et politiques étaient beaucoup moins importantes que le fait qu'ils aient été tous des victimes d'un même système et que ce fait pouvait les unir pour la défense de leurs intérêts bien compris ? Le Dr Kwame Nkrumah, qui fut très marqué par cette expérience américaine, surtout par le fait d'être noir dans un système hégémonique blanc, avait-il tort d'être arrivé à la même conclusion que ses frères de la Diaspora ? Pourquoi cette dynamique unitaire a-t-elle pu se vérifier dans une certaine mesure dans les Amériques sans pouvoir atteindre les mêmes résultats en Afrique ?

Les Africains de la Diaspora découvrent que malheureusement, les structures étatiques dont nous avons déploré le caractère artificiel et arbitraire, semblent être là non seulement pour durer, mais qu'elles sont venues s'ajouter à toutes les pesanteurs héritées des divisions beaucoup plus anciennes. Entité politique permanente, l'État/nation représente l'intérêt que porte l'Europe à l'Afrique et l'intérêt des élites dirigeantes qui y déploient leur prestige et leur promotion sociale. En un mot, dans l'Afrique actuelle, les intérêts continentaux sont d'une importance secondaire par rapport aux micro-états, comme le montre en ce moment une OUA à peine en état de fonctionnement. Et la consolidation de l'Union européenne et l'introduction de leur monnaie commune, l'EURO, n'ont même pas semblé nous servir de leçon et fouetter notre désir d'union.

A l'intérieur des espaces étatiques que nous venons de stigmatiser comme étant des cadres désormais trop étroits pour permettre un véritable épanouissement des peuples noirs face aux défis des grands ensembles et des grandes collectivités technologiques, la réalité de la domination européenne est ce qui agresse brutalement l'Africain qui vient de la Diaspora. Alors se pose la question de savoir si cet Africain d'Outre Atlantique qui s'intéresse à son continent d'origine, doit contribuer à renforcer les institutions par lesquelles le monde euro-américain a réussi à maintenir ce continent sous coupe réglée ou s'il doit prendre l'engagement de les démanteler ou à tout le moins contribuer à

les transcender. On se rend vite compte en effet qu'il ne suffira pas de renvoyer les Blancs chez eux (ils sont d'ailleurs revenus plus forts que jamais) et de les remplacer par des Noirs aux commandes pour que le tour soit joué.

Beaucoup d'Africains de la Diaspora nous ont confié que, alors qu'ils pensaient arriver en Afrique en descendant de l'avion, ils avaient souvent, peu de temps après, l'impression d'être arrivés dans des «capitales européennes d'Afrique», les grandes villes leur offrant à peine un dépaysement par rapport à leur situation américaine. Ils n'arrivent souvent à retrouver l'Afrique de leurs rêves que dans les villes moyennes et dans les campagnes, une Afrique qui, malheureusement, se débat dans les plus grandes difficultés pour vivre et survivre.

CONCLUSION

Il faut tout de même conclure cette analyse sur une note optimiste. La crise qui affecte les peuples noirs aujourd'hui est une crise totale qui n'épargne aucun domaine, économique, social ou politique de l'être global de ces peuples. La résolution correcte de cette crise ne peut être elle-même que globale. Dans ce cas, définir une identité noire doit s'accompagner de la détermination des conditions de sa sauvegarde ou de sa restauration. L'identité noire n'existe pas ou n'existe plus. Elle est à créer ou à recréer. Nous figer dans l'état actuel des choses, où notre dépendance vis-à-vis de l'Europe est totale et à sens unique, serait nous condamner à reposer sur une identité malade ou

illusoire. Ce serait nous condamner à une mort certaine dont, paraît-il, beaucoup de gens ne s'émouvraient pas.

Il y a eu pourtant au cours de l'histoire, des tentatives saines pour saisir le problème dans sa globalité. Dès le début du XVIII^{ème} siècle, des mouvements de solidarité des peuples d'Afrique et d'origine africaine se sont créés pour dénoncer l'exploitation et la division du monde noir, pour retracer l'histoire sociale, la misère des Antilles, les luttes de Haïti pour son indépendance (1804) et, maintenant pour la démocratie et le développement. Ces mouvements se sont intéressés, évidemment, aux Etats-Unis où le rêve de Martin Luther King et des millions de ses frères pour une Amérique forte, fraternelle et solidaire, est toujours en sursis, au Brésil où la conscience raciale renaît tout de même et, enfin à l'Afrique colonisée et, aujourd'hui menacée à la fois de re-colonisation et de marginalisation, en somme, aux conditions particulières des Noirs à travers le monde, un destin de souffrance commun à tous les Noirs, destin qui pourrait contribuer aussi à bâtir une solidarité positive.

Des mouvements de retour aux sources ont vu le jour : expéditions vers la Sierra Leone (1815) et la création d'une société d'exodé vers le Liberia (1877), le lancement d'un Congrès panafricain à Londres en 1900 par l'Antillais Henry Sylvester Williams. Par la suite, tout le mouvement panafricain (jusqu'à l'avènement de Nkrumah, Azikiwe, Kenyatta et Banda) sera dominé par l'impo-

sante personnalité du Dr W. E. Burghardt Du Bois qui organisa et patronna les autres Congrès panafricains de 1919 à 1945.

L'idée de panafricanisme a ainsi pris naissance hors d'Afrique et, au départ tout au moins, sans la participation des Africains. Ce sont d'abord les Noirs de la Diaspora qui ont pris conscience de la nécessité d'une renaissance culturelle et humaine. On leur doit la cristallisation de cette nouvelle conscience de l'identité noire, de la communauté de destin, mais aussi et surtout la défense et la protection des droits collectifs et individuels et les grandes transformations qui se sont opérées dans la conscience des masses noires à leur égard.

Aujourd'hui, les Afro-Américains pensent en toute bonne foi, que l'Afrique doit être un endroit où les Noirs et les Africains de par le monde, pourront se rendre et être acceptés comme des Africains à part entière, avec l'établissement d'un esprit de famille particulier, même si cela ne devait pas exclure les amis et partenaires de l'Afrique qui l'acceptent pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle peut apporter au monde. Ce sentiment partisan ne doit pas nous embarrasser. C'est un sentiment de solidarité entre tous les peuples noirs, qui doit être au contraire réhabilité et légitimé, ce qui suppose naturellement un sentiment partisan d'importance et de priorité continentales.

Bibliographie Sommaire.

1. AREOYE, Oyebola. *The Black man's Dilemma*. Ibadan/Lagos: Board Publications Ltd., 1976.
2. CESAIRE, Aimé, *Discours Sur le Colonialisme*, Paris : Présence Africaine, 1955, 1973, 60 pages
3. CESAIRE, Aimé, *Cahier d'un Retour au Pays Natal (Return To My Native Land)*, Paris : Présence Africaine, 1956 (version définitive et bilingue, 1971), 158 pages
4. COURAIGE, Ghislain, *Continuité Noire*, NEA, Dakar & Abidjan : 1977, 230 pages
5. DAVIDSON, Basil, *Black Star: A View of the Life and Times of Kwame Nkrumah*, Harmondsworth: Penguin Books, Plymouth, Allen Lane, 1973, 225 pages
6. DUFRENOT, Max-Auguste, *Des Antilles à l'Afrique*, Dakar-Abidjan-Lomé : NEA, 1980, 144 pages.
7. FRANKLIN, John Hope, *From slavery to Freedom: A History of Negro Americans*, New York: Alfred A. Knopf, 1947, 1974
8. HERNTON, Calvin C., *SEX AND RACISM*, London: Paladin, André Deutsch, 1969, 1970, 160 pages
9. JORDAN, Winthrop D., *The White Man's Burden, Historical Origins of Racism in the U. S.* London: Oxford University Press, 1974, 1977.(reprint) 230 pages
10. KIMONI, Iyay, *Destin de la Littérature Africaine ou Problématique d'une Culture*, Kinshasa : Presses Universitaires du Zaïre, 1975, 273 pages
11. LEVI-STRAUSS, Claude, *Race et Histoire*, Paris : Edition Gonthier, 1961, 130 pages
12. LYNCH, Hollis R. ed. *Edward Wilmot Blyden: Pan Negro Patriot, 1832-1912*, London: Oxford & New York: Oxford University Press, 1967, 1970
13. MOSLEY, William, *What Color Was Jesus?* Chicago: African-American Images, 65 pages.
14. MOURGEON, Jacques; *Les Droits de l'Homme*, Paris : P.U.F., Que Sais-Je ? N° 1728, 1978, 124 pages.
15. ROGERS, J.A. *Sex and Races*, New York: 1967 (Helga M. ROGERS, ed.), Riverside, N.J.: Macmillan, Volumes I, II, III
16. RUFFIE, Jacques, *De La Biologie A La Culture*, Paris : Flammarion, 1976, 594 pages
17. SENGHOR, Léopold Sédar, *Liberté I, Négritude et Humanisme*, Paris : Seuil, 1964
18. SENGHOR, L. S. *Pour la Relecture de Marx et d'Engels*, Dakar & Abidjan, Nouvelles Editions Africaines, 1976, 72 pages
19. SOWELL, Thomas, « Le Cheminement des Civilisations » in *Dialogue*, Revue Trimestrielle, I, 1992, Washington, D.C.: USIA, pp. 29-35.
20. TOWA, Marcien, *Léopold Sédar Senghor, Négritude ou Servitude ?*, Yaoundé : Clé, 1976.
21. TOWA, Marcien. *Essai sur la Problématique Philosophique dans l'Afrique Actuelle*. Yaoundé : Éditions Clé, 1971, 1979, 75 pages
22. TOWA, Marcien. *Identité et Transcendance : Examen d'un Dilemme de la Pensée Africaine Moderne*. Paris X-Nanterre : Thèse de Doctorat d'État ès Lettres, 1977.
23. TOWA, Marcien. *L'Idée d'une Philosophie Négro-Africaine*. Yaoundé : Clé, 1979.